

Quand la Bible raconte l'abus de pouvoir...

La Bible offre aussi un regard sans complaisance sur les humains. À travers ses récits, elle permet de mettre en évidence des mécanismes d'abus de pouvoir, conscients ou non...

Lorsqu'il s'agit d'exercer une emprise sur autrui, les humains disposent de ressources aussi multiples que subtiles, dont la perversité s'avancera masquée si leur activation reste inaperçue, plus encore si elle est mue par la conviction de bien faire. Et puisque la Bible est faite (aussi) d'un regard sans complaisance sur les humains, elle offre – notamment dans ses récits – bien des exemples de ces comportements, qu'il est permis de lire comme autant d'invitations à la lucidité vis-à-vis de soi-même et des dynamiques dans lesquelles on se trouve engagé. C'est que les récits ont cette faculté de mettre à nu logiques et mécanismes qui, dans le concret de la vie, passent si souvent inaperçus.

■ Des gens de pouvoir

Le roi Achab possède un palais de plaisance près de la ville de Yizréel. Il lorgne sur une vigne qui jouxte son domaine : il se verrait bien en faire un potager. Il approche le propriétaire, Naboth, et lui propose un marché intéressant : en échange de sa vigne, il lui en

donnera une meilleure ou, s'il préfère, le prix de celle-ci. Mais, voilà : Naboth n'a pas les mains libres. La loi lui interdit de céder les biens fonciers qu'il a reçus de Dieu lorsqu'il en a hérité de ses pères et qu'il devra léguer à ses héritiers. Accepter, dit-il au roi, reviendrait à être sacrilège. Achab s'en va donc, profondément contrarié par ce refus justifié par la tradition du peuple dont il est le roi. Rentré chez lui, il se couche, se met à bouder, refuse de manger. Sa femme Jézabel vient le voir et demande ce qui ne va pas. (La reine – il faut le préciser – est une maîtresse femme. Fille du roi de Sidon, adepte du dieu Baal, elle a montré de quoi elle est capable en tuant les prophètes du dieu d'Israël, Y^{HWH}, et en menaçant du même sort le prophète Élie [voir 1 R 16,31 ; 18,4 ; 19,2].) Lorsque Achab lui apprend qu'il est mal parce que Naboth lui a dit, apparemment sans raison : « Je ne te donnerai pas ma vigne », elle se moque de lui, roi sans poigne qui se laisse faire par un simple citoyen. Elle va prendre les choses en main, dit-elle, et lui montrer comment un roi doit agir (1 R 21,1-7).

Jézabel envoie alors au nom d'Achab une missive aux anciens et aux notables de Yizréel. Elle leur enjoint de mettre en scène un procès bidon au terme duquel Naboth sera condamné à mort et exécuté pour avoir maudit Dieu et le roi. Elle décrit minutieusement ce qu'ils auront à faire pour que le procès ait l'air parfaitement régulier et que Naboth passe de la place d'honneur qu'on lui attribuera à la honte d'être convaincu de sacrilège. Et le récit de raconter comment ces notables – dont faisait aussi partie le propriétaire terrien qu'est Naboth – obéissent point par point aux ordres iniques de la reine, jusqu'à ce qu'ils expulsent leur concitoyen de la ville et le mettent à mort. Informée que ses ordres ont été exécutés, Jézabel invite Achab à prendre la vigne qu'il convoitait (1 R 21,8-16).

Cette histoire l'illustre magnifiquement : Jézabel exerce son emprise sur les consciences des anciens et des notables en abusant du pouvoir qu'Achab lui a laissé. Pour appuyer ses ordres, elle va jusqu'à utiliser le nom et le sceau du roi. Mais ses destinataires ne seront pas dupes et reconnaîtront aisément sa patte, comme le récit le suggère. En réalité, l'efficacité de son abus de pouvoir repose sur un atout imparable que la reine possède : la terreur qu'elle inspire aux Israélites depuis qu'elle a montré, en assassinant les prophètes de Y^{HWH}, le sort qu'elle réserve à ses opposants. Elle compte donc

sur la faiblesse de gens qui n'oseront pas prendre le risque de lui résister. Si l'emprise de Jézabel est évidente, une autre l'est sans doute moins : celle d'Achab qui sait de quoi sa femme est capable. Quand il boude comme un enfant gâté privé de ce qu'il veut, il sait qu'elle ne restera pas les bras croisés. Et, en lui exposant la façon dont Naboth lui a résisté, il le fait de manière à la provoquer, de sorte qu'elle prenne les choses en main pour assouvir sa propre soif de pouvoir, avec, en prime, le plaisir exquis de lui montrer ce que veut dire être roi et d'obtenir ce qu'il n'a pas osé prendre. L'air de rien, Achab manipule habilement Jézabel en tablant sur ce qui est susceptible de provoquer sa jouissance, de manière à satisfaire sa propre convoitise sans avoir à violer la loi qui légitimait le refus de Naboth¹.

■ Des religieux

Lorsque les anciens d'Israël viennent le trouver pour lui demander un roi pour Israël, le vieux *leader* Samuel se sent injustement rejeté. Non seulement on veut le remplacer de son vivant, mais ses deux fils à qui il a mis le pied à l'étrier n'ont pas la confiance des anciens, en raison de leurs abus de pouvoir. Le prophète se tourne alors vers YHWH qui lui fait remarquer que, si quelqu'un est rejeté par cette requête, c'est lui, le seul roi d'Israël depuis l'Alliance du Sinaï. Pourtant, il dit à Samuel de satisfaire le peuple et de lui exposer le droit qui régira la monarchie (voir Dt 17,14-20). Mais, loin d'obéir à cet ordre, le *leader* menacé prononce un discours où il brosse le portrait d'un roi prédateur et esclavagiste, propre à dissuader le peuple de persévérer dans son projet. Mais celui-ci se bute et décide de se donner un roi, quoi qu'il en soit. Et alors que YHWH répète à Samuel de le leur donner lui-même, celui-ci renvoie les gens chez eux. Peu après, YHWH fait en sorte qu'un jeune homme nommé Saül passe par la ville du prophète après avoir averti ce dernier de sa venue et lui avoir enjoint de lui donner l'onction qui en fera le chef chargé de maintenir le peuple dans l'Alliance (1 S 8,1 – 9,17).

1. Lire aussi A. Wénin, « Personnages humains et anthropologie dans le récit biblique », dans Camille Focant et André Wénin (éds), *Analyse narrative et Bible*, Peeters, 2005, pp. 43-71.

Au moment où Saül s'approche de lui et demande où réside le voyant qu'il cherche, Samuel lui répond : « Je suis le voyant ! » Il s'impose ensuite à lui avec autorité : il lui dit ce qui va se passer, mais sans lui parler d'onction. Il subjugué le jeune homme, tout en le mettant dans des situations où il est honoré. Ce n'est que le lendemain qu'au moment du départ, il lui donne l'onction, avant de tenir des propos où il lui fait à nouveau sentir toute son autorité : il lui fait comprendre que, bien que roi, il lui restera soumis, et il annonce ce qui va lui arriver en chemin. Une fois Saül parti, YHWH fait en sorte que les paroles du prophète se réalisent, comme s'il était important à ses yeux de confirmer l'autorité du prophète dont la tâche est de faire en sorte que le roi maintienne son peuple dans l'Alliance dont dépendent sa vie et son bien-être (1 S 9,18 – 10,16).

Le problème, c'est que Samuel va abuser de cette autorité, d'abord vis-à-vis du peuple qu'il convoque pour choisir le roi. Leur laissant croire qu'il ne connaît pas l' élu, il le désigne par le sort avant de le présenter comme celui que YHWH a choisi. Plus tard, quand Saül montre des velléités d'indépendance à la suite d'un succès militaire, Samuel réunit à nouveau le peuple. Là, faisant mine de se retirer, il démontre une fois encore tout le pouvoir dont il dispose. Pour cela, il invoque l'appui de YHWH, qui ne peut que lui répondre, sous peine de désavouer celui qui vient encore de rappeler les exigences de l'Alliance (1 S 10,17 – 12,25). Ainsi, dans son envie de garder du pouvoir malgré tout, le vieux *leader* va jusqu'à exercer une emprise sur Dieu, le contraignant à montrer qu'il est à ses côtés. Il fera de même avec Saül dont il pourrira le début de règne, jusqu'à ce que YHWH y mette un terme. Alors, Samuel tentera en vain de s'opposer à la décision divine ; c'est qu'en rejetant Saül, YHWH le prive de celui qui lui permettait de rester le maître.

Les débuts de Samuel ont été admirables – qui ne se souvient de la scène de sa vocation ? Mais, une fois qu'il a pris goût au pouvoir, celui-ci le contamine tel un virus, jusqu'à ce qu'il en abuse en mettant à profit la faiblesse d'un roi à qui il n'a pas permis de s'affirmer, la naïveté d'un peuple à qui il cache le dessous des cartes et même le désir de Dieu de sauvegarder une Alliance en péril. Mais, attention ! Rien ne permet de penser que Samuel est de mauvaise foi, comme Achab, ou cynique, comme Jézabel. Il se croit simplement indispensable, n'imaginant pas que les choses puissent bien se

passer s'il n'en a pas le contrôle. À l'image de ces vieux *leaders* ou de ces vieux curés qui s'accrochent à leur « mission » – mais aussi à leur pouvoir².

■ Des proches

Les relations entre homme et femme ainsi que les liens de famille sont le premier terrain d'observation qui s'offre à l'attention, dès le début de la Genèse. Lorsque, pour nommer son fils Caïn, Ève s'exclame : « J'ai acquis un homme [*'ish*] avec YHWH » (Gn 4,1), elle exprime son émerveillement et sa joie devant le nouveau-né. Mais, voilà ! Un discours est rarement univoque et, tandis que son sens échappe en partie au locuteur, il ne révèle pas moins quelque chose de lui. Certes, Ève est heureuse. Mais de quoi ? Qu'en disent ses mots ? Ne soulignent-ils pas la prise de possession, le fils objet comblant, l'évincement du père, le remplacement du partenaire (*'ish*) ? Ève n'impose-t-elle pas ainsi son emprise à Caïn dans un lien de type incestueux ? Un lien qu'une fois confronté au manque, Caïn ne réussira pas à dénouer, croyant que son bonheur consiste à être sans rival... Mais quand Ève agit ainsi avec « son homme »-fils, ne réagit-elle pas à l'emprise que « son homme »-partenaire lui a imposée quand, dans une première exclamation émerveillée, il affirmait : « Celle-ci, pour le coup, est l'os de mes os et la chair de ma chair... de *'ish*, elle a été prise » (Gn 2,23) ? Sa joie n'est pas tant d'accueillir une interlocutrice, une possible alliée (puisqu'il ne s'adresse pas à elle), que de reprendre dans ses mots cette partie de lui qui, selon lui, a été prise de lui (alors qu'elle et lui sont chacun un côté d'un *'ādām* indifférencié coupé en deux par YHWH). Ainsi l'émerveillement conscient peut-il aveugler celui ou celle qui l'éprouve sur sa véritable nature et ses ressorts cachés. Il occulte alors une emprise qui ne sait pas son nom, mais n'en est pas moins lourde de conséquences. Demandez donc à Caïn !

L'emprise sur d'autres dans le cadre familial n'est pas toujours aussi masquée. Pourtant, lorsqu'elle est consciente chez celui ou celle qui l'exerce, elle emprunte le plus souvent les chemins de la ruse, de façon

2. Lire aussi A. Wénin, « Saül, un roi sous influence (1 S 8 – 15) », *Le roi, le prophète et la femme*, Bayard, 2015, pp. 17-62.

à aveugler celle ou celui qui la subit. Que l'on pense à Laban, l'oncle et beau-père de Jacob. Lorsque celui-ci arrive chez Laban, fuyant un frère qu'il a dupé, il est accueilli comme un frère. Un mois plus tard, Laban lui propose de rémunérer son travail, le laissant choisir lui-même son salaire. Tombé amoureux d'une Rachel bien plus jolie que sa sœur aînée Léa, Jacob demande à l'épouser en contrepartie de sept ans de travail. Non sans finesse, Laban laisse entendre qu'il accepte : « Il est mieux que je la donne à toi plutôt qu'à un autre homme », dit-il, mais en prenant soin de ne pas préciser quand il la lui donnera. On connaît la suite : après sept ans, lors de la nuit de noces, Laban introduit subrepticement son aînée Léa dans la tente nuptiale, ce que Jacob, stupéfait, ne découvre qu'au matin. Interpellé, son beau-père répond qu'il n'a fait que respecter la coutume locale voulant que l'on marie d'abord l'aînée. D'ailleurs, ajoute-t-il, il tiendra parole puisqu'il lui donne aussi Rachel. Mais ce sera contre sept autres années de service (Gn 29,15-30)...

Au terme de cette seconde période de sept ans, Jacob va rendre la pareille à son beau-père. Grâce à une ruse qui n'a rien à envier à celle dont il a été le dupe, il parvient en quelques années à s'enrichir considérablement au détriment de Laban, ce qui finit par provoquer un changement d'attitude chez ce dernier et par éveiller la jalousie de ses fils. C'est alors que YHWH lui ordonne de repartir pour Canaan (Gn 30,25 – 31,3). Jacob craint cependant que le chef de clan qu'est Laban retienne ses filles avec la ribambelle d'enfants qui leur sont nés. Aussi appelle-t-il Rachel et Léa près de lui à la campagne, loin d'oreilles indiscretes. Il leur tient un long discours dans lequel – le lecteur s'en rend compte aisément – il manipule la réalité voire l'invente carrément, de manière à les persuader de se libérer de leur père. Ainsi, il noircit à souhait l'image de ce dernier qu'il présente comme un être fourbe et malhonnête, tandis qu'il insiste à l'envi sur la protection dont son Dieu n'a cessé de le gratifier, jusqu'à lui donner le cheptel de Laban en compensation des malversations subies. C'est ce Dieu, conclut-il, qui lui ordonne à présent de rentrer dans son pays. La réaction de Rachel et de Léa ne se fait pas attendre : méprisant leur père, elles décident de suivre leur mari (Gn 31,4-18).

Lors du mariage, Laban abuse clairement de sa position dominante et la mise en œuvre de son emprise est parfaitement maîtrisée. Reste qu'il cherche sans doute moins à léser son neveu, dont il exploite

l'ignorance, qu'à s'assurer les services gratuits d'un berger hors pair. Bref, c'est un bien qu'il cherche : le sien et seulement le sien – encore la convoitise ! Jacob, en revanche, n'est pas en position de force face à ses épouses, sans quoi il userait de son pouvoir pour les contraindre. Il n'en exerce pas moins une emprise certaine sur leur conscience en forçant leur décision au moyen d'une rhétorique manipulatrice visant à les amener à leur insu à prendre la décision qu'il souhaite. Comme Laban, il vise un bien : le sien mais aussi – du moins, le croit-il – celui de Rachel, de Léa et de leurs enfants³.

Qu'on le perçoive ou non, dès que deux humains sont en relation, du pouvoir est en jeu et donc aussi la possibilité d'en abuser, volontairement ou non, consciemment ou non. Quand elle s'ignore, l'emprise prend volontiers les apparences de l'amour, du désir de bien pour l'autre, de la nécessité. Consciente, elle use de la force, certes, mais elle joue aussi de la manipulation, de la ruse, du mensonge. Quoi qu'il en soit, elle exploite les fragilités de l'autre, ses peurs et ses désirs, son ignorance ou sa naïveté, les intérêts qu'il souhaite protéger... Qu'elle s'exerce de façon grossière ou subtile, au grand jour ou à l'insu de tous, elle revient toujours au même : la négation de l'autre comme sujet.

3. Lire aussi [sur Gn 2 – 4] A. Wénin, *D'Adam à Abraham ou les errances de l'humain. Lecture de Genèse 1,1 – 12,4*, Cerf, « Lire la Bible », n° 148, 2007. [Sur le mariage de Jacob] A. Wénin, « L'intrigue au cœur de la narrativité. L'exemple du mariage de Jacob (Gn 29,1-30) », à paraître en 2020 dans la *Revue de philosophie et de théologie*. [Sur Jacob et ses épouses] A. Wénin, « Quand les personnages se dévoilent par leur rhétorique. Exemples dans les récits de l'Ancien Testament », à paraître en 2020 dans les *Actes du colloque du Réseau de recherche en analyse narrative des textes bibliques (RRENAB)*, Peeters.